



Jaume Cabré
Confiteor

roman traduit du catalan par Edmond Raillard

Prix  Courrier
international
du meilleur livre étranger

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Barcelone années cinquante, le jeune Adrià grandit dans un vaste appartement ombreux, entre un père qui veut faire de lui un humaniste polyglotte et une mère qui le destine à une carrière de violoniste virtuose. Brillant, solitaire et docile, le garçon essaie de satisfaire au mieux les ambitions démesurées dont il est dépositaire, jusqu'au jour où il entrevoit la provenance douteuse de la fortune familiale, issue d'un magasin d'antiquités extorquées sans vergogne. Un demi-siècle plus tard, juste avant que sa mémoire ne l'abandonne, Adrià tente de mettre en forme l'histoire familiale dont un violon d'exception, une médaille et un linge de table souillé constituent les tragiques emblèmes. De fait, la révélation progressive ressaisit la funeste histoire européenne et plonge ses racines aux sources du mal. De l'Inquisition à la dictature espagnole et à l'Allemagne nazie, d'Anvers à la Cité du Vatican, vies et destins se répondent pour converger vers Auschwitz-Birkenau, épice centre de l'abjection totale.

Confiteor défie les lois de la narration pour ordonner un chaos magistral et emplir de musique une cathédrale profane. Sara, la femme tant aimée, est la destinataire de cet immense récit relayé par Bernat, l'ami envié et envieux dont la présence éclaire jusqu'à l'instant où s'anéantit toute conscience. Alors le lecteur peut embrasser l'itinéraire d'un enfant sans amour, puis l'affliction d'un adulte sans dieu, aux prises avec le Mal souverain qui, à travers les siècles, dépose en chacun la possibilité de l'inhumain – à quoi répond ici la soif de beauté, de connaissance et de pardon, seuls viatiques, peut-être, pour récuser si peu que ce soit l'enfer sur la terre.

JAUME CABRÉ

Né à Barcelone en 1947, Jaume Cabré est l'un des écrivains catalans les plus reconnus par la critique et par les lecteurs, récompensé par le prix d'honneur des Lettres catalanes en 2010. Après de nombreuses années consacrées à l'enseignement, il s'est attaché à l'écriture de romans, nouvelles, pièces de théâtre, scénarios pour la télévision et le cinéma.

DU MÊME AUTEUR

SA SEIGNEURIE, éditions Christian Bourgois, 2004.

L'OMBRE DE L'EUNUQUE, éditions Christian Bourgois, 2006.

LES VOIX DU PAMANO, éditions Christian Bourgois, 2009 ; 10/18 n° 4519.

Titre original :

Jo confesso

Éditeur original :

Raval Edicions SLU, Proa, Barcelone

© Jaume Cabré, 2011

Publié avec l'accord de Cristina Mora Literary & Film Agency, Barcelone

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02470-3

JAUME CABRÉ

Confiteor

roman traduit du catalan par Edmond Raillard

ACTES SUD

à Margarida

I
A CAPITE...

Je sera rien.

CARLES CAMPS MUNDÓ

Ce n'est qu'hier soir, alors que je marchais dans les rues trempées de Vallcarca, que j'ai compris que naître dans cette famille avait été une erreur impardonnable. Tout à coup, j'ai vu clairement que j'avais toujours été seul, que je n'avais jamais pu compter sur mes parents ni sur un Dieu à qui confier la recherche de solutions, même si, au fur et à mesure que je grandissais, j'avais pris l'habitude de faire assumer par des croyances imprécises et des lectures très variées le poids de ma pensée et la responsabilité de mes actes. Hier, mardi soir, en revenant de chez Dalmau, tout en recevant l'averse, je suis arrivé à la conclusion que cette charge m'incombe à moi seul. Et que mes succès et mes erreurs sont de ma responsabilité, de ma seule responsabilité. Il m'a fallu soixante ans pour voir ça. J'espère que tu me comprendras et que tu sauras voir que je me sens désemparé, seul, et que tu me manques absolument. Malgré la distance qui nous sépare, tu me sers d'exemple. Malgré la panique, je n'accepte plus de planche pour me maintenir à flot. Malgré certaines insinuations, je demeure sans croyances, sans prêtres, sans codes consensuels pour m'aplanir le terrain vers je ne sais où. Je me sens vieux et la dame à la faux m'invite à la suivre. Je vois qu'elle a bougé le fou noir et qu'elle m'invite, d'un geste courtois, à poursuivre la partie. Elle sait que je n'ai plus beaucoup de pions. Malgré tout, ce n'est pas encore le lendemain et je regarde quelle pièce je peux jouer. Je suis seul devant le papier, ma dernière chance.

Ne me fais pas trop confiance. Dans ce genre tellement propice au mensonge que sont les Mémoires écrits pour un seul lecteur, je sais que je tendrai à toujours retomber sur mes quatre pattes,

comme les chats ; mais je ferai un effort pour ne pas trop inventer. Tout s'est passé de cette façon, et pis encore. Je sais bien que je t'en avais parlé il y a longtemps ; mais c'est difficile et maintenant je ne sais pas comment m'y prendre.

Tout a commencé, dans le fond, il y a plus de cinq cents ans, quand cet homme tourmenté a décidé de demander à être admis dans le monastère de Sant Pere del Bungal. S'il ne l'avait pas fait, ou si le père prieur, dom Josep de Sant Bartomeu, avait persisté dans son refus, je ne serais pas en train de te raconter tout ce que je veux te raconter. Mais je ne suis pas capable de remonter si loin. Je commencerai plus près de nous. Beaucoup plus près.

— Ton père... Eh bien, mon fils. Ton père...

Non, non ; je ne veux pas davantage commencer par là, non. Il vaut mieux que je commence par ce bureau où je suis en train de t'écrire, devant ton autoportrait, si impressionnant. Ce bureau est mon monde, ma vie, mon univers, et presque tout y trouve place sauf l'amour. Quand je courais dans l'appartement en culotte courte, les mains pleines d'engelures à cause du froid des automnes et des hivers, je n'avais pas le droit d'y entrer, sauf occasionnellement. Je devais donc le faire de façon clandestine. J'en connaissais tous les recoins et pendant plusieurs années j'ai eu un fort retranché et secret derrière le canapé, que je devais démonter après chaque incursion, pour que Lola Xica¹ ne le découvre pas lorsqu'elle passait la serpillière. Mais chaque fois que j'y entrais légalement je devais me comporter comme si j'étais en visite, les mains dans le dos tandis que papa me montrait le dernier manuscrit que j'ai trouvé dans une boutique misérable de Berlin, regarde-moi ça, et attention où tu mets les mains, je ne veux pas avoir à te gronder. Adrià se pencha sur le manuscrit, plein de curiosité.

— C'est en allemand, n'est-ce pas ? – les mains en avant, comme sans le vouloir.

— Psst ! On ne regarde pas avec les doigts. – Il lui donna un coup sur la main. – Tu disais ?

— Que c'est en allemand, n'est-ce pas ? – en se frottant la main endolorie.

— Oui.

1. "Lola, la petite". Prononcer *Lola chica*. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

— Je veux apprendre l'allemand.

Félix Ardèvol regarda son fils avec fierté et lui dit tu vas bientôt pouvoir commencer à l'apprendre, mon fils.

En réalité, ce n'était pas un manuscrit mais une liasse de feuilles marronnasses : sur la première feuille figurait, dans une écriture très ornée, *Der begrabene Leuchter. Eine Legende.*

— C'est qui, Stefan Zweig ?

Papa, la loupe à la main, occupé à regarder une correction dans la marge du premier paragraphe, au lieu de me dire un écrivain, mon fils, m'a seulement dit eh bien un gus qui s'est suicidé au Brésil il y a dix ou douze ans. Pendant très longtemps la seule chose que j'ai sue de Stefan Zweig c'est que c'était un gus qui s'était suicidé au Brésil il y avait dix ou douze ans, ou treize, quatorze ou quinze ans, jusqu'au moment où j'ai pu lire le manuscrit et où j'en ai appris un peu plus sur lui.

Et alors la visite prit fin et Adrià sortit du bureau avec la recommandation de ne pas faire de bruit : à la maison on ne pouvait jamais ni courir ni crier ni claquer la langue parce que si papa n'était pas en train d'examiner un manuscrit avec sa loupe il contrôlait l'inventaire des cartes médiévales ou réfléchissait aux endroits où il pourrait faire de nouvelles acquisitions de n'importe quel objet qui lui fasse trembler les doigts. La seule chose que je pouvais faire dans ma chambre, qui fasse du bruit, c'était étudier le violon. Mais je ne pouvais pas non plus perdre la journée à travailler l'exercice XXIII arpèges d'*O livro dos exercícios da velocidade* qui me faisait tellement haïr la mère Trullols, mais qui ne me faisait pas détester le violon. Non, la mère Trullols, je ne la haïssais pas. Mais elle était vraiment pénible, surtout avec sa façon d'insister sur l'exercice XXIII.

— Je dis ça pour varier un peu, c'est tout.

— Là, et elle frappait sur la partition avec le talon de l'archet, tu trouveras toutes les difficultés résumées en une page. Cet exercice est tout simplement génial.

— Mais je...

— Pour vendredi je veux le XXIII à la perfection. Même la mesure 27.

Parfois, la mère Trullols était bête à pleurer. Mais en général elle était acceptable. Et parfois, plus qu'acceptable.

Bernat pensait la même chose. Quand je travaillais *O livro dos exercícios da velocidade*, je ne connaissais pas encore Bernat. Mais sur la mère Trullols, nous pensions la même chose. C'était sûrement un grand professeur, même si elle n'est pas entrée dans l'histoire, que je sache. Il me semble que je devrais me centrer un peu, parce que je mets tout en désordre. Oui, il y aura certainement des choses que tu sais déjà, surtout quand je parlerai de toi. Mais il y a des replis de mon âme que, me semble-t-il, tu ne connais pas, parce qu'il est impossible de connaître quelqu'un totalement même si.

Le magasin avait beau être plus spectaculaire, il me plaisait moins que le bureau de la maison. Peut-être parce que lorsque j'y allais, c'est-à-dire très rarement, je ne pouvais échapper à la sensation d'être surveillé. Le magasin avait un avantage, c'était que je pouvais y regarder Cecília, qui était très belle ; il faut dire que j'étais éperdument amoureux d'elle. C'était une femme aux cheveux d'un blond galactique, toujours très bien coiffés, et avec des lèvres épaisses, d'un rouge violent. Et elle était toujours plongée dans ses catalogues et ses listes de prix, et en train d'écrire des étiquettes et de recevoir les rares clients qui entraient là, avec un sourire qui découvrait des dents parfaites.

— Avez-vous des instruments de musique ?

L'homme n'avait même pas enlevé son chapeau. Debout devant Cecília, il jetait un coup d'œil autour de lui : lampes, candélabres, chaises en bois de merisier avec un travail de marqueterie d'une grande finesse, confidents du début du dix-neuvième, vases de toutes les tailles et de toutes les époques... Moi, il ne m'avait pas vu.

— Pas grand-chose, mais si vous voulez me suivre...

Le pas grand-chose des instruments de musique qu'il y avait au magasin, c'étaient deux violons et une viole qui ne sonnaient pas très bien, mais qui avaient des cordes en boyau qui, miraculeusement, ne s'étaient pas cassées. Et aussi un tuba cabossé, deux magnifiques flügelhorns et une trompette dans laquelle le garde de la vallée soufflait désespérément pour prévenir les gens des autres vallées que la forêt de Panaveggio était en train de brûler et que les habitants de Pardac demandaient de l'aide à Siròr, à San Martino et même à Welschnofen, qui avaient subi un incendie récemment, et à Moena et à Soraga, qui peut-être

recevaient déjà l'odeur inquiétante de ce désastre de l'an de Notre Seigneur 1690, quand la terre était ronde pour presque tout le monde et, si les maladies inconnues, les sauvages sans Dieu et les bêtes fauves des océans et de la terre, la glace, la tempête et les pluies excessives n'y faisaient pas obstacle, les vaisseaux qui se perdaient au ponant réapparaissaient au levant, leurs marins plus maigres et hâves, le regard perdu et les cauchemars accrochés à leurs nuits. L'été de l'an de Notre Seigneur 1690, tous les habitants de Pardàc, Moena, Siròr, San Martino, tous excepté les grabataires, couraient pour voir de leurs yeux embrumés le désastre qui brisait leurs vies, de certains plus que d'autres. L'épouvantable incendie qu'ils devaient contempler, impuissants, avait déjà dévoré des charretées de bon bois. Quand l'enfer fut éteint, grâce à des pluies providentielles, Jachiam, le quatrième fils de Mureda de Pardàc, le plus débrouillard, parcourut méticuleusement toute la forêt dévastée pour essayer de trouver des recoins épargnés par les flammes et des troncs utilisables. À la moitié de la descente vers le ravin de l'Ours, il s'accroupit pour se soulager le ventre près d'un sapin en pleine croissance qui avait été réduit à l'état de charbon. Mais ce qu'il vit lui enleva l'envie de déposer : des torches résineuses, enveloppées de linges qui sentaient le camphre ou une autre substance étrange. Avec beaucoup de soin, il défit les linges qui n'avaient pas entièrement brûlé dans l'incendie infernal qui avait dévasté son avenir. Il fit une découverte qui lui souleva le cœur : le linge qui couvrait les torches, d'un vert sale, avec en liseré un cordon jaune encore plus sale, était un morceau du pourpoint que portait habituellement Bulchanij Brocia, le gros de Moena. Lorsqu'il découvrit deux autres paquets de tissu, ceux-ci bien brûlés, il comprit que ce monstre de Bulchanij avait mis à exécution sa menace de ruiner la famille des Mureda, et avec elle tout le village de Pardàc.

— Bulchanij.

— Je ne parle pas avec les chiens.

— Bulchanij.

Le ton de la voix, sinistre, le fit se retourner de mauvaise grâce. Bulchanij de Moena avait une panse proéminente qui, s'il avait vécu plus longtemps et s'il l'avait suffisamment alimentée, lui aurait été utile pour y appuyer les bras.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Où est ton pourpoint ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Pourquoi tu ne le portes pas ? Montre-le-moi.

— Va chier. Qu'est-ce que tu crois, que parce que vous avez marché dans la merde maintenant tous ceux de Moena doivent faire ce que vous dites, hein ? — Il pointa le doigt sur lui avec de la haine dans les yeux. — Je n'ai pas l'intention de te le montrer. Et fous-moi le camp tu me caches le putain de soleil.

Jachiam, le quatrième des Mureda, avec une rage froide, sortit de son fourreau le couteau à écorcer qu'il portait toujours à la ceinture et le planta dans la panse de Bulchanij Brocia, le gros de Moena, comme si c'était le tronc d'un érable qu'il fallait polir. Bulchanij ouvrit la bouche et fit des yeux comme des oranges, surpris, plus que par la douleur, par le fait qu'une merde de Pardàc ose le toucher. Quand Jachiam Mureda retira le couteau, qui fit un glouglou dégoûtant et rouge de sang, Bulchanij se ratatina sur sa chaise comme s'il se dégonflait par la blessure.

Jachiam regarda aux deux bouts du chemin désert. Ingénu, il se mit à courir dans la direction de Pardàc. Alors qu'il laissait derrière lui la dernière maison de Moena, il se rendit compte que la bossue du moulin qui le regardait la bouche ouverte, chargée de linge humide, avait peut-être tout vu. Au lieu de poignarder son regard, il se contenta de presser le pas. Il était le meilleur chanteur de bois et n'avait pas encore vingt ans, mais sa vie venait de se fissurer.

La famille réagit bien, envoyant aussitôt des gens à San Martino et à Siròr pour expliquer preuves à l'appui que Bulchanij était un incendiaire qui avait brûlé la forêt par rancune, mais ceux de Moena pensèrent qu'il ne fallait pas s'en remettre à la justice et se préparèrent à attraper, sans intermédiaire, ce vilain bougre de Jachiam Mureda.

— Mon fils, dit le vieux Mureda, le regard encore plus triste qu'à l'accoutumée, tu dois t'enfuir.

Et il lui tendit une bourse avec la moitié de l'or des économies de trente ans passés à travailler le bois de Panaveggio. Et aucun de ses frères ne critiqua cette décision. Et, avec un peu de cérémonie, il dit tu as beau être le meilleur traqueur d'arbres et

le meilleur chanteur de bois, Jachiam, fils de mon cœur, le quatrième des fils de cette maison touchée par le malheur, ta vie vaut mieux que le meilleur tronc d'érable que nous pourrions jamais vendre. Et ainsi tu éviteras la ruine qui tombera sur nous parce que Bulchanij de Moena nous a privés de bois.

— Père, je...

— Cours, fuis, hâte-toi, va vers Welschnofen, car ils te chercheront sûrement du côté de Siròr. Nous ferons courir le bruit que tu te caches à Siròr ou à Tonadich. Le danger est trop grand pour que tu restes dans les vallées. Tu dois faire un long voyage, un très long voyage, bien loin de Pardàc. Fuis, mon fils, et que Dieu te garde.

— Mais, mon père, je ne veux pas partir. Je veux travailler dans la forêt.

— Ils l'ont brûlée. Que veux-tu travailler, mon enfant ?

— Je ne sais pas ; mais si je pars des vallées je mourrai !

— Si tu ne fuis pas cette nuit c'est moi qui te tuerai. Tu m'as compris, maintenant ?

— Père...

— Personne de Moena ne posera la main sur un de mes enfants.

Et Jachiam des Mureda de Pardàc dit adieu à son père et embrassa un à un tous ses frères et sœurs : Agno, Jenn, Max et leurs femmes. Hermes, Josef, Theodor et Micurà. Ilse, Erica et leurs hommes ; et ensuite, Katharina, Matilde, Gretchen et Bettina. Ils s'étaient tous réunis pour lui dire adieu en silence et, alors qu'il était déjà à la porte, la petite Bettina dit Jachiam, et il se retourna et vit que la petite tendait la main d'où pendait la médaille de santa Maria dai Ciüf de Pardàc ; la médaille que sa mère lui avait confiée avant de mourir. Alors il s'approcha de la petite Bettina, prit la médaille et dit Bettina, ma toute petite, je porterai ce bijou jusqu'à ma mort ; et il ne savait pas que ce qu'il disait serait bel et bien vrai. Et Bettina toucha ses joues avec les deux mains à plat, sans pleurer. Jachiam sortit de la maison les yeux noyés, murmura une prière sur la tombe de sa mère et, la nuit venue, disparut en s'enfonçant dans la neige éternelle pour changer de vie, changer d'histoire et de souvenirs.

— Vous n'avez rien d'autre ?

— Cet établissement est un magasin d'antiquités, répondit Cecília avec son air sévère, qui donnait honte aux hommes. Et,

avec une pointe d'ironie : Pourquoi ne pas essayer de voir chez un luthier ?

Elle me plaisait, Cecília, quand elle était contrariée. Elle était encore plus belle. Encore plus belle que maman. Que maman à cette époque.

De l'endroit où j'étais je pouvais voir le bureau de monsieur Berenguer. J'entendis Cecília raccompagner le client, déçu, qui avait toujours son chapeau sur la tête, et tandis que j'entendais la clochette de la porte et l'au revoir de Cecília, monsieur Berenguer leva la tête et me cligna de l'œil.

— Adrià.

— Oui.

— Quand viendra-t-on te chercher ? me dit-il en élevant la voix.

Je haussai les épaules. Je ne savais jamais quand je devais me trouver à un endroit ou à un autre. Mes parents ne voulaient pas que je reste seul à la maison et me laissent au magasin quand ils étaient tous les deux sortis. Ça me convenait parfaitement parce que je passais le temps à regarder les objets les plus incroyables, qui avaient déjà vécu et qui maintenant se reposaient patiemment en attendant une deuxième ou une troisième ou une quatrième chance. Et j'imaginai leurs vies dans des maisons différentes et c'était très amusant.

Lola Xica finissait toujours par venir me chercher, toujours pressée, parce qu'elle devait préparer le dîner et que tout restait à faire. C'est pourquoi je haussai les épaules quand monsieur Berenguer me demanda quand viendra-t-on te chercher.

— Viens, me dit-il en me montrant une feuille de papier blanc. Installe-toi sur la table Tudor et dessine un peu.

Je n'ai jamais aimé dessiner, parce que je ne sais pas ; je ne sais pas du tout. C'est pourquoi j'ai toujours admiré ton habileté, qui me paraît miraculeuse. Monsieur Berenguer me disait dessine un peu parce que ça le dérangeait de me voir sans rien faire, et ce n'était pas vrai, parce que je passais mon temps à penser. Mais on ne peut pas contredire monsieur Berenguer. Le fait est qu'assis à la table Tudor je tâchais de faire n'importe quoi pour qu'il se taise. Je sortis Aigle-Noir de ma poche et essayai de le dessiner. Pauvre Aigle-Noir, si jamais il avait pu voir le papier... À propos, Aigle-Noir n'avait pas encore eu le temps de rencontrer

le shérif Carson, parce que je l'avais acquis le matin même, dans un échange avec Ramon Coll, contre mon harmonica Weiss. Si mon père l'avait appris, il m'aurait tué.

Monsieur Berenguer était très spécial ; quand il souriait il me faisait un peu peur et il traitait Cecilia comme si elle était une servante incapable, ce que je ne lui ai jamais pardonné. Mais c'était lui qui savait le plus de choses sur papa, mon grand mystère.

Le *Santa Maria* arriva à Ostie dans l'aube embrumée du deuxième jeudi de septembre. La traversée, depuis Barcelone, avait été pire que n'importe lesquels des voyages faits par Énée à la poursuite de son destin et de la gloire éternelle. Neptune ne lui fut guère propice et, à bord du *Santa Maria*, non seulement il donna à manger aux poissons mais sa peau, brune et pleine de santé, comme il convient à un paysan de la Plana, devint aussi pâle que celle d'une apparition mystique.

Monseigneur Josep Torras i Bages avait décidé personnellement que, compte tenu des excellentes notes de ce séminariste intelligent, entièrement voué à l'étude, pieux et poli, cultivé malgré son jeune âge, ils avaient entre les mains une fleur précieuse qui avait besoin d'un jardin luxuriant car, dans l'humble clos du séminaire de Vic, elle allait se faner et dilapider les trésors d'intelligence naturelle que Dieu lui avait donnés à pleins paniers.

— Je ne veux pas aller à Rome, monseigneur. Je veux me consacrer à l'étude parce que

— C'est justement pourquoi je t'envoie à Rome, mon fils bien-aimé. Je connais assez notre séminaire et je sais qu'une intelligence comme la tienne y perd son temps.

— Mais, monseigneur...

— Dieu t'a appelé pour une haute destinée. Tes professeurs me le demandent à grands cris, dit-il en agitant un peu théâtralement un document qu'il avait à la main.

Né dans le mas de can Ges, dans la ville de Tona, au sein d'une famille exemplaire, fils d'Andreu et de Rosalia, à six ans il possédait déjà l'instruction scolaire et le jugement nécessaire pour

entreprendre la carrière ecclésiastique et entra de ce fait en première année de Latinité sous la férule de mossèn Jacint Garrigós. Ses progrès académiques furent si éclatants et si immédiats qu’au moment de suivre le cours de rhétorique il lui échut de disserter dans la célèbre “Oratio Latina” qui, comme le sait monseigneur par expérience, car nous avons eu la joie de le compter parmi les élèves de ce séminaire, est un des premiers actes littéraires dont les professeurs honorent leurs élèves les plus distingués et à l’éloquence éprouvée. Mais cette distinction outrepassait ses onze années et, surtout, sa stature encore chétive. Pour cette raison, si d’une part l’assistance pouvait écouter le grave rhétoricien Fèlix Ardèvol dissenter brillamment dans la langue de Virgile, d’autre part il fallut recourir à un escabeau de bonne taille pour que l’orateur, circonspect et menu, puisse être vu du public, parmi lequel se trouvaient, fort émus, ses parents et son frère. Ainsi, Fèlix Ardèvol i Guiteres entra sur la voie des grands triomphes académiques en mathématiques, en philosophie, en théologie, se hissant au niveau d’illustres élèves de ce séminaire, comme les très savants pères Jaume Balmes y Urpià, Antoni Maria Claret y Clarà, Jacint Verdager y Santaló, Jaume Collell y Bancells, le professeur Andreu Duran ou vous-même, illustrissime Seigneurie, qui nous faites l’honneur de diriger, en bon évêque, notre cher diocèse.

Que la vertu de notre gratitude s’étende aussi à nos pères. Dieu Notre Seigneur nous y invite : “*Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua*” (Eccl. 44, 1). C’est pour cette raison que nous sommes convaincus de ne pas nous tromper en vous demandant, avec la plus grande émotion, d’accorder à l’élève séminariste Fèlix Ardèvol i Guiteres de faire ses études de théologie à l’Université pontificale grégorienne.

— Tu n’as pas le choix, mon fils.

Fèlix Ardèvol n’osa pas dire qu’il détestait les bateaux, lui qui était né et avait toujours vécu sur la terre ferme, loin de la mer. C’est pourquoi, n’ayant pas osé tenir tête à l’évêque, il dut entreprendre ce pénible voyage. Dans un coin du port d’Ostie, où il y avait des caisses à moitié pourries, infestées de gros rats, il vomit

son impuissance et presque tous ses souvenirs du passé. Pendant quelques secondes il respira pesamment, puis il se redressa, se nettoya la bouche avec un mouchoir, lissa énergiquement sa soutane de voyage et regarda vers son avenir splendide. Assurément, comme Énée, il était arrivé à Rome.

— C'est la meilleure chambre de la résidence.

Félix Ardèvol se retourna, étonné. Sur le pas de la porte, un étudiant petit et assez râblé transpirait sous une robe de dominicain et souriait avec affabilité.

— Félix Morlin, de Liège, dit l'inconnu en faisant un pas dans la cellule.

— Félix Ardèvol. De Vic.

— Oh ! Un omonimo ! s'écria-t-il en riant tout en lui tendant la main.

Depuis ce jour, ils s'entendirent bien. Morlin lui confirma que c'était la chambre la plus recherchée de la résidence et lui demanda qui était son parrain. Ardèvol dut avouer qu'il n'en avait pas ; qu'à la réception, le concierge chauve et gras avait regardé ses papiers, avait dit Ardevole ? la cinquantaquattro, et lui avait tendu la clef sans même le regarder dans les yeux. Morlin ne le crut pas mais rit de bon cœur.

En tout juste une semaine, avant le début des cours, Morlin lui présenta huit ou dix étudiants de deuxième année, qui étaient ceux qu'il connaissait, lui conseilla de ne pas trop fréquenter ceux qui n'étudiaient pas à la Gregoriana ou à l'Istituto Biblico, parce qu'il perdrait son temps, lui montra comment sortir en passant inaperçu, sans que le cerbère en ait connaissance, lui expliqua qu'il devait avoir à sa disposition des vêtements laïcs pour les occasions où ils devraient se promener incognito et servit de guide aux nouveaux élèves de première année pour leur montrer les édifices les plus singuliers sur le chemin le plus court pour aller de la résidence à la Pontificia Università Gregoriana. Il parlait un italien mâtiné d'accent français mais parfaitement compréhensible. Et il leur fit un discours sur l'importance de savoir garder ses distances avec les jésuites de la Gregoriana parce que si on ne fait pas attention ils vous retournent le cerveau. Comme ça, plof !

La veille du début des cours, tous les étudiants, anciens et nouveaux, qui venaient de mille endroits différents, se réunirent dans l'immense salle des actes du palazzo Gabrielli-Borromeo, siège de la Gregoriana, et le pater decanus de la Pontificia Università Gregoriana, Daniele D'Angelo, S. J., en un latin impeccable, les incita à être conscients de la grande chance, du grand privilège que vous avez de pouvoir étudier dans n'importe laquelle des facultés de la Pontificia Università Gregoriana, et cetera, et cetera, et cetera. Nous avons eu l'honneur d'accueillir ici des étudiants illustres, parmi lesquels il y eut plusieurs saints-pères, le dernier en date étant le regretté Léon XIII. Nous n'exigerons de vous que des efforts, des efforts et des efforts. Ici, on vient pour étudier, étudier, étudier et apprendre des meilleurs spécialistes en théologie, en droit canon, en spiritualité, en histoire de l'Église, et cetera, et cetera, et cetera.

— Le pater D'Angelo, on l'appelle D'Angelodangelodangelo, lui glissa Morlin à l'oreille comme s'il l'informait de quelque chose d'inquiétant.

Et quand vous aurez fini vos études vous vous disperserez dans le monde, vous retournerez dans vos pays respectifs, dans vos séminaires, dans les collèges de vos ordres ; ceux qui ne le sont pas encore seront ordonnés prêtres et feront fructifier ce qui leur aura été enseigné dans cette maison. Et cetera, et cetera, et cetera, jusqu'à quinze minutes de conseils pratiques, peut-être pas aussi pratiques que ceux de Morlin, mais nécessaires pour la vie de chaque jour. Fèlix Ardèvol pensa que ça aurait pu être bien pire ; que les orationes latinae de Vic étaient parfois plus ennuyeuses que ce manuel plein de sens commun qu'on était en train de lui servir.

Les premiers mois de cours, jusqu'après Noël, passèrent sans encombre. Fèlix Ardèvol admira surtout la lucidité du pater Faluba, un jésuite mi-slovaque mi-hongrois, qui possédait une culture biblique infinie, ainsi que la rigueur intellectuelle du pater Pierre Blanc, hautain et réservé, qui enseignait la révélation et sa transmission à l'Église et qui, bien qu'étant né à Liège lui aussi, avait collé Morlin à l'examen final, que son nouvel ami

avait rédigé sur les approches de la théologie mariale. Comme il était assis à côté de lui dans trois matières, il commença à copier avec Drago Gradnik, un géant slovène au visage rouge qui venait du séminaire de Ljubljana et qui avait un cou de taureau large et généreux, qui semblait sur le point de faire sauter son rabat. Ils se parlaient peu, malgré leur aisance en latin. Mais ils étaient timides l'un et l'autre et tâchaient d'employer toute leur énergie à franchir les multiples portes que leur ouvraient les études. Tandis que Morlin se plaignait et élargissait le cercle de ses amis et connaissances, Ardèvol s'enfermait dans la cinquantatquattro, la meilleure cellule de la résidence, et découvrait de nouveaux mondes dans l'étude paléographique des papyrus et autres documents bibliques que leur apportait le pater Faluba, écrits en égyptien démotique, en copte, en grec ou en araméen, tout en les initiant à l'art d'aimer les objets. Un manuscrit sac-cagé, leur répétait-il, est perdu pour la science. S'il faut le restaurer, il faut le restaurer coûte que coûte. Et le rôle du restaurateur est aussi important que celui du scientifique qui l'interprétera. Et il ne disait pas et cetera, et cetera, et cetera, parce qu'il savait toujours de quoi il parlait.

— Sottises, dit Morlin avec mépris quand il lui en parla. Ces gens sont heureux avec une loupe à la main et des papiers mités et humides sur la table.

— Moi aussi.

— À quoi servent les langues mortes ? ajouta-t-il, dans son latin ampoulé.

— Le pater Faluba nous a dit que les hommes n'habitent pas un pays mais une langue. Et qu'en tirant de l'oubli des langues anciennes...

— Sciocchezze. Stupiditates. La seule langue morte à être bien vivante c'est le latin.

Ils se trouvaient au milieu de la via di Sant'Ignazio. Ardèvol, protégé par sa soutane et Morlin par son habit. Pour la première fois, Ardèvol regarda son ami avec étonnement. Il s'arrêta et lui demanda, perplexe, à quoi il croyait. Morlin s'arrêta également et lui dit que s'il était devenu frère dominicain c'était parce qu'il avait le profond désir d'aider les autres et de servir l'Église. Et que rien ne le détournerait de son chemin ; et que

servir l'Église, cela devait se faire de façon pratique, pas en étudiant des papiers en voie de putréfaction, mais en influant sur la vie de ceux qui influent sur la vie de... Alors, il s'arrêta et ajouta : et cetera, et cetera, et cetera, et les deux amis éclatèrent de rire. À ce moment, pour la première fois, Carolina passa à côté d'eux, mais ni l'un ni l'autre ne la remarquèrent. Et moi, quand j'arrivais à la maison avec Lola Xica je devais travailler mon violon pendant qu'elle préparait le dîner et que le reste de l'appartement était dans l'obscurité. Ça ne me plaisait pas beaucoup, parce qu'il pouvait toujours y avoir un méchant prêt à sortir de n'importe quelle porte et c'est pourquoi je gardais Aigle-Noir dans ma poche, car à la maison, depuis que papa l'avait décidé, des années plus tôt, il n'y avait ni médailles, ni scapulaires, ni images pieuses, ni missels, et Adrià Ardèvol, le pauvre enfant, éprouvait comme le besoin d'une aide invisible. Et un jour, au lieu de travailler mon violon, je suis resté dans la salle à manger, bouche bée, à contempler le soleil s'enfuir vers le couchant, du côté de Trespui, éclairant d'une couleur magique l'abbaye de Santa Maria de Gerri sur la peinture qui se trouvait au-dessus du buffet de la salle à manger. Toujours la même lumière qui m'attirait et me faisait penser à des histoires impossibles, et je n'entendis pas la porte de la rue qui s'ouvrait et je n'entendis rien jusqu'à ce que la grosse voix de papa me flanque une frousse monumentale.

— Qu'est-ce que tu fais là à perdre ton temps ? Tu n'as pas de devoirs ? Tu n'as pas le violon ? Tu n'as rien ? Hein ?

Et Adrià alla dans sa chambre, son cœur faisant encore boum-boum, sans envier les enfants qui ont des parents qui les embrassent parce qu'il pensait que ça n'existait nulle part.

— Carson, je te présente Aigle-Noir. De la fière tribu des Arapahos.

— Salut.

— Ugh.

Aigle-Noir embrassa le shérif Carson, comme papa ne l'avait pas fait, et Adrià les posa tous les deux, avec leurs chevaux, sur la table de nuit, pour qu'ils fassent connaissance.

— Tu as l'air abattu.

— Après trois ans d'études de théologie, répondit Ardèvol, pensif, je n'ai pas encore deviné ce qui t'intéresse vraiment. La doctrine de la grâce ?

— Tu n'as pas répondu à ma question, insista Morlin.

— Ce n'était pas une question. La crédibilité de la révélation chrétienne ?

Morlin ne répondit pas et Fèlix Ardèvol insista :

— Pourquoi étudies-tu à la Gregoriana si la théologie ne te...

Ils s'étaient éloignés du cortège d'étudiants qui faisait le trajet de retour de l'université à la résidence. En deux années de christologie et sotériologie, métaphysique I, métaphysique II et Dieu révélé, et de diatribes des professeurs les plus exigeants, surtout Levinski, de Dieu révélé, qui considérait que Fèlix Ardèvol ne progressait pas aussi bien dans cette discipline qu'on aurait pu s'y attendre compte tenu des grands espoirs que tous mettaient en lui, Rome n'avait guère changé. Malgré la guerre qui secouait l'Europe la ville n'était pas une blessure ouverte ; elle s'était seulement appauvrie un peu plus. Entre-temps, les étudiants de la Pontificia Università poursuivaient leurs études, étrangers au conflit et à ses drames. Presque tous.

— Et toi ?

— La théodicée et le péché originel ne m'intéressent plus. Je ne veux plus de justifications. Je n'arrive pas à croire que Dieu permette le mal.

— Cela fait des mois que je m'en doutais.

— Toi aussi ?

— Non : que je me doutais que tu te posais trop de questions. Occupe-toi donc à observer le monde, comme moi. À la faculté de droit canon, je m'amuse beaucoup. Relations juridiques entre l'Église et la société civile ; Sanctions de l'Église ; Biens séculiers de l'Église ; Charisme des instituts de vie consacrée ; la Consuetudine canonica...

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ! ?

— Les études spéculatives sont une perte de temps ; celles qui touchent à la réglementation sont un repos.

— Non, non ! s'écria Ardèvol. Moi, j'aime l'araméen ; ça me passionne de voir des manuscrits et de comprendre les différences

morphologiques entre le néo-araméen bohtan et le néo-araméen juif barzani. Ou le pourquoi du koy sanjaq surat ou du mlahso.

— Tu sais quoi ? Je ne sais pas de quoi tu me parles. Nous étudions dans la même université ? Dans la même faculté ? Nous sommes à Rome, tous les deux ? Hein ?

— Peu importe. À condition de pas avoir le pater Levinski comme professeur, je voudrais savoir tout ce que l'on sait sur le chaldéen, le babylonien, le samaritain, le...

— Et à quoi ça va te servir ?

— Et à quoi ça te sert de connaître la différence entre le mariage conclu, consommé, légitime, putatif et nul ?

Tous deux se mirent à rire au milieu de la via del Seminario. Une femme habillée en noir leva les yeux, un peu affolée de voir ces deux jeunes prêtres chahuter et se moquer des règles de modestie les plus élémentaires.

— Pourquoi es-tu abattu, Ardevole ? Maintenant, c'est une question.

— Toi, qu'est-ce qui t'intéresse dans le fond de ton cœur ?

— Tout.

— Et la théologie ?

— Elle fait partie de tout, répondit Morlin en levant les bras, comme s'il s'apprêtait à bénir la Biblioteca Casanatense et la vingtaine de personnes qui passaient devant lui, insouciantes. Alors, il se mit à marcher et Félix Ardèvol eut du mal à rester à sa hauteur.

— Regarde la guerre d'Europe, poursuivit Morlin en faisant un geste énergique du côté de l'Afrique. Et, en baissant la voix, comme s'il avait peur des espions : L'Italie doit rester neutre, parce que la Triple Alliance n'est qu'un pacte défensif, dit l'Italie.

— Les Alliés gagneront la guerre, répondit l'Entente cordiale.

— Je ne me laisse pas guider par d'autres intérêts que la parole donnée, proclama l'Italie, dignement.

— Nous te promettons les terres irrédentes du Trentin, de Trieste et de la Dalmatie.

— Je répète, insista l'Italie avec davantage de dignité et en faisant les yeux blancs, que la position honnête de l'Italie est la neutralité.

— D'accord : si tu nous rejoins aujourd'hui, pas demain, entendu ? Si tu nous rejoins aujourd'hui, tu auras tout le paquet

des terres irrédentes : le Haut Adige, le Trentin, la Vénétie julienne, l'Istrie, Fiume, Nice, la Corse, Malte et la Dalmatie.

— Où faut-il signer ? répondit l'Italie. Et, les yeux brillants : Vive l'Entente ! À bas les Empires centraux ! Et voilà, Félix, c'est ça la politique. D'un côté comme de l'autre.

— Et les grands idéaux ?

Maintenant, Félix Morlin s'arrêta et regarda vers le ciel, prêt à prononcer une phrase lapidaire :

— La politique internationale, ce ne sont pas les grands idéaux internationaux : ce sont les grands intérêts internationaux. Et l'Italie l'a bien compris : une fois qu'elle s'est mise du côté des bons, c'est-à-dire nous, offensive contre le Trentin, pour détruire ces forêts bénies de Dieu, contre-attaque, bataille de Caporetto, trois cent mille morts, le Piave, rupture du front à Vittorio Veneto, armistice de Padoue, création du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, qui est une invention qui ne durera pas deux mois, même si on l'appelle Yougoslavie, et je prophétise que les terres irrédentes sont une carotte que les Alliés vont bientôt retirer. Et l'Italie, Grosjean comme devant. Comme ils vont tous continuer à se disputer, la guerre ne sera pas complètement finie. Et il n'y aura qu'à attendre le vrai ennemi, qui ne s'est pas encore réveillé.

— Et qui est ?

— Le communisme bolchevique. Si tu ne me crois pas, on en reparlera dans quelques années.

— Où apprends-tu tout ça ?

— En lisant la presse, en écoutant les personnes qu'il faut. C'est l'art du contact efficace. Et si tu connaissais le triste rôle du Vatican dans ces affaires...

— Et quand étudies-tu l'effet spirituel des sacrements sur l'âme ou la doctrine de la grâce ?

— Ce que je fais, c'est aussi étudier, mon cher Félix. Je me prépare à être un bon serviteur de l'Église. Dans l'Église, il doit y avoir des théologiens, des politiques, et même quelques illuminés comme toi qui regardent le monde avec une loupe. Pourquoi es-tu abattu ?

Ils marchèrent en silence pendant un moment, la tête basse, chacun dans ses pensées. Tout à coup, Morlin s'arrêta net et dit nooon !

— Quoi ?

— Je sais ce qui t'arrive ! Je sais pourquoi tu es abattu.

— Ah oui ?

— Tu es amoureux.

Félix Ardèvol i Guiteres, étudiant de quatrième année à la Pontificia Università Gregoriana de Rome, deux fois prix extraordinaire de fin d'année pendant sa brillante carrière académique romaine, ouvrit la bouche pour protester, mais la referma. Il se voyait, le lundi suivant la Pâques de Résurrection, à la fin des vacances de Semaine sainte, sans rien à faire après avoir préparé sa dissertation sur Vico, le *verum et factum reciprocantur seu conversuntur* et l'impossibilité de comprendre le tout, à la différence de Félix Morlin, l'anti-Vico, qui donnait l'impression de comprendre tous les étranges mouvements de la société, quand il traversa la piazza di Pietra et la vit pour la troisième fois. Splendide. Les pigeons, une trentaine, faisaient barrière entre eux deux. Il s'approcha et elle, qui portait un petit paquet à la main, lui sourit juste au moment où le monde était devenu plus brillant, poli, généreux et pur. Et il fit ce raisonnement logique : la beauté, tant de beauté, ne pouvait être l'œuvre du démon. La beauté est divine, et le sourire angélique aussi, par conséquent. Et il se souvint de la deuxième fois qu'il l'avait vue, quand Carolina était en train d'aider son père à décharger la voiture devant la boutique. Ce dos fragile devait supporter le poids des caisses de bois grossier abusivement remplies de pommes ? Cela, il ne pouvait le tolérer, et il l'aida, et à eux deux, en silence, avec la complicité silencieuse du mulet, qui mâchait la paille de sa musette, ils déchargèrent trois caisses, lui, contemplant le paysage infini de ses yeux, résistant à baisser le regard vers la gorge naissante, et toute la boutique de Saverio Amato silencieuse parce que personne ne savait ce qu'on fait quand un *padre dell'università*, un prêtre, un prêtre, un séminariste, retrousse sa soutane et joue les portefaix et regarde la fille du patron avec un regard aussi sombre. Trois caisses de pommes, un don de Dieu en temps de guerre ; trois moments délicieux à côté de la beauté et ensuite regarder autour de soi, se rendre compte qu'il était dans la boutique du signor Amato et dire *buona sera* et partir sans oser la regarder à nouveau, et la mère sortit et lui mit dans les mains, qu'il le veuille ou

non, deux pommes rouges qui le rendirent cramoisi parce qu'il lui était passé par la tête que ce pouvaient être les seins magnifiques de Carolina. Ou, en pensant à la première fois qu'il l'avait vue, Carolina, Carolina, Carolina, le nom le plus beau du monde, une fille encore sans nom, qui marchait devant lui et qui à cet instant se tordait la cheville, et qui poussa un cri de douleur, la pauvre enfant, trébuchant et manquant tomber. Il marchait en compagnie de Drago Gradnik, qui deux ans après être entré à la Faculté de théologie avait pris une bonne dizaine de centimètres, et six ou sept livres de chair, et qui maintenant ne vivait plus, depuis trois jours, que pour l'argument ontologique de saint Anselme, comme s'il n'y avait rien d'autre au monde pour démontrer l'existence de Dieu, par exemple la beauté de cette exquise créature. Drago Gradnik ne put remarquer que cette foulure devait être extrêmement douloureuse, et Fèlix Ardèvol prit la jambe de la belle Adélaïse, Béatrice, Laure, délicatement, par la cheville, pour l'aider à la poser sur le sol, et à l'instant où il toucha cette jambe, un courant électrique plus violent que celui des arcs voltaïques de l'Exposition universelle traversa sa moelle épinière et tandis qu'il lui demandait ça vous fait mal, signorina, il aurait voulu se jeter sur elle pour la posséder, dans l'urgence, et c'était la première fois de sa vie qu'il éprouvait un désir sexuel aussi impérieux, douloureux, implacable et terrifiant. Pendant ce temps, Drago Gradnik regardait d'un autre côté en pensant à saint Anselme et à d'autres moyens plus rationnels de prouver l'existence de Dieu.

— Ti fa male?

— Grazie, grazie mille, padre... dit la douce voix aux yeux infinis.

— Si Dieu nous a doués d'intelligence, j'en déduis que la foi peut être accompagnée du raisonnement. N'est-ce pas, Ardevole?

— Come ti chiami (oh ma sublime nymphe)?

— Carolina, padre. Grazie.

Carolina, quel nom charmant ; tu n'aurais pas pu t'appeler autrement, mon amour.

— Ti fa ancora male, Carolina (beauté sans appel)? répétait-il, angoissé.

— La raison. De la raison à la foi. C'est de l'hérésie, ça? Qu'est-ce que tu en dis, Ardevole?

Il dut la laisser assise sur le banc, parce que la nymphe, rouge comme une pivoine, assurait que sa mère allait bientôt passer par là, et tandis que les deux étudiants reprenaient leur promenade, alors que Drago Gradnik, dans son latin nasal, avançait que saint Bernard n'était peut-être pas tout dans la vie, que cette conférence de Teilhard de Chardin donnait peut-être à réfléchir, lui, il se surprit à porter la main à son visage et à essayer de respirer les relents de la peau de la déesse Carolina.

— Amoureux, moi? dit-il en regardant Morlin, qui l'observait d'un air moqueur.

— Tu en présentes tous les symptômes.

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Je suis passé par là.

— Et comment tu t'en es débarrassé? – ton angoissé d'Ardèvol.

— Je ne m'en suis pas débarrassé. J'ai gardé ça sur moi. Jusqu'à ce que ça s'épuise, et on n'en parle plus.

— L'amour est infini, il ne s'épuise jamais. Je ne pourrais pas...

— Mon Dieu, tu es dans un drôle d'état, Félix Ardevole!

Ardevole ne répondit pas. Devant lui, une trentaine de pigeons, le lundi après la Pâques de Résurrection, sur la piazza di Pietra. L'urgence du désir le poussa à traverser la jungle de pigeons jusqu'à ce qu'il se trouve à portée de Carolina, qui lui remit le paquet.

— Il gioiello dell'Africa, dit la nymphe.

— Et comment savez-vous que je...

— Tous les jours, vous passez par ici. Tous les jours.

À cet instant, Matthieu vingt-sept cinquante et un, le voile du Temple se déchira en deux morceaux, de haut en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent et les sépulcres s'ouvrirent et beaucoup de corps de saints qui y reposaient ressuscitèrent.

Mystère de Dieu et du Verbe de Dieu incarné.

Mystère de Marie vierge et mère de Dieu.

Mystère de la foi chrétienne.

Mystère de l'Église humaine et imparfaite ; divine et éternelle.

Mystère de l'amour d'une jeune femme qui m'offre un paquet que j'ai avec moi depuis deux jours sur la table de la cinquantaquattro et dont seulement le troisième jour j'ai osé défaire le papier qui l'enveloppait. C'est une petite boîte fermée. Mon Dieu. Je suis au bord de l'abîme.

Il attendit le samedi. La plupart des étudiants étaient dans leur chambre. Certains étaient sortis se promener ou étaient dispersés dans les différentes bibliothèques romaines où ils fouillaient, indignés, pour trouver des réponses sur la nature du mal et la raison pour laquelle Dieu le permet, sur l'existence révoltante du démon, sur la lecture correcte des Saintes Écritures ou sur l'apparition du neume dans le chant grégorien et dans le chant ambrosien. Fèlix Ardèvol était seul dans la cinquantaquattro, sans aucun livre sur la table, tout à sa place, parce que s'il y avait quelque chose qui le mettait hors de lui c'était la profusion révoltante d'objets en désordre, qui ne servaient à rien, ou les objets mal rangés, ou que le regard soit arrêté par des choses mal exposées, ou... Il se dit qu'il était peut-être en train de devenir maniaque. Je crois que oui ; ça devait lui venir de ces années : papa fut un homme obsédé par l'ordre matériel. Je crois que l'incohérence intellectuelle ne le dérangeait guère. Mais un livre posé sur une table au lieu d'être rangé sur son étagère, ou un papier oublié sur un radiateur, c'était tout simplement inexcusable et impardonnable. Rien ne devait blesser le regard et tous, nous marchions droit, surtout moi, qui devais ranger chaque jour, chaque jour, tous mes jouets, et seuls y échappaient le shérif Carson et Aigle-Noir, parce qu'ils dormaient avec moi, clandestinement, et que papa ne l'a jamais su.

La cinquantaquattro était propre comme un sou neuf. Et Fèlix Ardèvol, debout, regardant par la fenêtre le flux des soutanes entrant et sortant de la résidence. Et une voiture à chevaux qui passait par la via del Corso avec quelques secrets inconfessables et révoltants dans la cabine fermée. Et l'enfant qui traînait une gamelle en fer et qui faisait un boucan gratuit, révoltant. C'est qu'il tremblait de peur et c'est pourquoi tout le révoltait. Sur la table, un objet inespéré, un objet qui n'avait pas encore de place destinée. La petite boîte verte que Carolina lui avait offerte, avec un gioiello dell'Africa à l'intérieur. Son destin. Il s'était juré qu'avant que sonnent les cloches de midi à Santa Maria, ou bien il aurait jeté la boîte ou bien il l'aurait ouverte. Ou il se serait suicidé. De trois choses l'une.

Parce qu'une chose est vivre pour l'étude, se frayer un chemin dans le monde de la paléographie, dans l'univers des manuscrits

anciens, apprendre des langues que personne ne parle parce que cela fait des siècles qu'elles sont restées figées sur des papyrus moisis qui deviennent l'unique fenêtre pour la mémoire, distinguer la paléographie médiévale de la paléographie ancienne, se réjouir parce que le monde était si grand que, quand il s'ennuierait, il pourrait commencer à explorer le sanscrit et les langues asiatiques, et si jamais il avait un fils il voudrait que...

Et pourquoi est-ce que, maintenant, je pense que je voudrais avoir un fils? se dit-il, en colère ; ou plutôt révolté. Et il regarda à nouveau la petite boîte, seule, sur la table bien nette de la cinquantaquattro. Félix Ardèvol balaya un fil imaginaire des pans de sa soutane, passa un doigt sur sa peau irritée par le rabat et s'assit devant la table. Il manquait trois minutes pour que midi sonne au clocher de Santa Maria. Il inspira profondément et prit une résolution : pour l'instant, il ne se suicidait pas. Il prit la petite boîte entre ses mains, très soigneusement, comme l'enfant qui porte le nid qu'il a pris dans un arbre pour montrer à sa mère les œufs verdâtres ou les oisillons désespérés que je nourrirai, maman, ne t'en fais pas, je leur donnerai beaucoup de fourmis. Comme le cerf assoiffé, oh, Seigneur. D'une façon ou d'une autre il savait que ses faits et gestes marquaient son âme d'une aura irréversible. Deux minutes. Avec des doigts tremblants, il essaya de défaire le ruban rouge, mais le nœud se resserrait de plus en plus et ce n'était pas à cause de la maladresse de la pauvre Carolina, mais de sa propre nervosité. Il se leva, impatient. Une minute et demie. Il alla à la cuvette et prit son rasoir. Il l'ouvrit précipitamment. Une minute quinze secondes. Et il sectionna cruellement ce ruban du plus beau rouge qu'il ait jamais vu au cours de sa longue vie, car, à vingt-cinq ans, il se sentait vieux et fatigué et désireux que toutes ces choses ne lui arrivent pas à lui, mais à l'autre Félix qui, manifestement, savait tout prendre à la légère sans... Une minute! La bouche, sèche, les mains, transpirantes, une goutte qui glissait sur sa joue et pourtant ce n'est pas une journée de... Il manque dix secondes avant que les cloches de Santa Maria in via Latta sonnent les douze coups de midi. Et tandis qu'à Versailles une bande de petits malins disaient que la guerre était finie et, en signant l'armistice en tirant la langue dans leur effort, mettaient soigneusement en marche les mécanismes

qui rendaient possible une splendide nouvelle guerre quelques années plus tard, plus sanglante et plus proche du mal, que Dieu n'aurait jamais dû permettre, Fèlix Ardèvol i Guiteres ouvrit la petite boîte verte. Avec des gestes hésitants, il écarta le coton rose et, au moment où résonnait le premier coup de cloche, Angelus Domini nuntiavit Mariae, il se mit à pleurer.

Il était relativement facile de sortir incognito de la résidence. Avec Morlin, Gradnik et deux ou trois autres camarades de confiance, ils l'avaient fait de nombreuses fois, dans une totale impunité. Avec des vêtements laïcs, Rome vous ouvrait de nombreuses portes : ou elle ouvrait d'autres portes, différentes de celles qu'ouvraient les soutanes. Avec des vêtements normaux ils pouvaient entrer dans tous les musées dans lesquels le décorum leur interdisait d'entrer quand ils portaient soutane. Et ils purent prendre le café sur la piazza Colonna et encore plus loin, en regardant passer les gens, et deux ou trois fois Morlin l'emmena, très cher disciple, rendre visite et rencontrer des gens que, selon lui, il devait rencontrer. Et il le présentait comme Fèlix Ardevole, un savant qui domine huit langues et pour qui les manuscrits n'ont pas le moindre secret, et les érudits leur ouvraient leurs coffres-forts et il pouvait examiner le manuscrit original de *Mandragola*, une merveille, ou des papiers tremblants qui avaient quelque chose à voir avec les Maccabées. Mais aujourd'hui, alors que l'Europe faisait la paix, le savant Fèlix Ardevole sortait en cachette des autorités de la résidence et pour la première fois en cachette de ses amis. Avec un tricot et un bonnet qui dissimulait son allure cléricale. Et il alla tout droit à la boutique de fruits du signor Amato, monter la garde, et les heures passèrent, lui avec la petite boîte dans la poche, voyant défiler des gens insouciantes et heureux parce qu'ils n'avaient pas sa fièvre. Et la mère de Carolina, et sa petite sœur. Tout le monde sauf son amour. Le gioiello, une médaille rustique, avec la gravure rudimentaire d'une Vierge romane et un arbre immense à côté, une sorte de sapin. Et derrière, le mot "Pardàc". D'Afrique? Est-ce que cela pouvait être une médaille copte? Pourquoi ai-je dit mon amour alors que je n'ai pas le droit de... et l'air frais devenait irrespirable. Les cloches

commençaient à sonner et Fèlix, qui n'était pas encore au courant, prit cela pour un hommage que toutes les églises de Rome rendaient à son amour furtif, clandestin et peccamineux. Et les gens s'arrêtaient étonnés, cherchant peut-être Abélard ; mais au lieu de le regarder et de le montrer du doigt ils se demandaient ce qui pouvait bien se passer pour que toutes les cloches de Rome se mettent à sonner à trois heures de l'après-midi, qui n'est pas une heure à carillonner, qu'est-ce qui peut bien se passer ? Mon Dieu : et si la guerre était finie ?

Alors, Carolina Amato apparut. Elle était sortie de chez elle, sa chevelure courte voletant, elle avait traversé la rue et elle alla directement là où Fèlix attendait, lui qui croyait être parfaitement camouflé. Et quand elle fut devant lui elle le regarda avec un sourire radieux mais silencieux. Il avala sa salive, serra la petite boîte, dans sa poche, ouvrit la bouche et ne dit rien.

— Moi aussi, répondit-elle. Et après de nombreux coups de cloche : Il t'a plu ?

— Je ne sais pas si je peux accepter.

— Il est à moi, le gioiello ! C'est mon oncle Sandro qui me l'a offert quand je suis née. Il l'a rapporté lui-même d'Égypte. Maintenant il est à toi.

— Qu'est-ce qu'ils vont dire, chez toi ?

— Il est à moi et maintenant il est à toi : ils ne diront rien. C'est mon gage.

Et elle lui prit la main. À partir de ce moment, le ciel tomba sur la terre et Abélard se concentra sur la texture de la peau d'Héloïse, qui l'entraîna vers un vicolo anonyme, plein de détritrus mais qui sentait bon comme les roses de l'amour, et elle le fit entrer dans une maison dont les portes étaient ouvertes et où il n'y avait personne, tandis que les cloches sonnaient et une voisine criait par la fenêtre *nuntio vobis gaudium magnum*, Elisabetta, la guerra è finita ! Mais les deux amants s'apprêtaient à livrer une bataille essentielle et ne purent entendre la proclamation.

II

DE PUERITIA

Le bon guerrier ne peut pas tomber constamment amoureux de toutes les belles squaws qu'il rencontre, même si elles se parent de belles peintures de guerre.

AIGLE-NOIR

Ne me regarde pas comme ça. Je sais que j'invente des choses : mais ça ne m'empêche pas de dire la vérité. Par exemple, que dans mon ancienne chambre – la section Histoire et Géographie –, il me semble que mon plus ancien souvenir c'est moi en train d'essayer de transformer le dessous de mon lit en maison. Ce n'était pas inconfortable et, surtout, c'était amusant parce que je voyais les pieds de ceux qui entraient et disaient, Adrià, mon fils, où es-tu, ou Adrià, le goûter. Où est-ce qu'il s'est fourré ? Je sais que c'était très amusant. Oui, je me suis toujours beaucoup ennuyé, parce que ma maison n'était pas une maison pensée pour les enfants et que ma famille n'était pas une famille pensée pour les enfants. Maman ne comptait pas et papa ne vivait que pour ses achats et ses ventes, et moi j'étais rongé, j'étais dévoré par la jalousie quand je le voyais caresser une gravure ou un vase de porcelaine fine. Et maman... eh bien maman m'avait toujours donné l'impression d'une femme qui était sur ses gardes, en état d'alerte, regardant de tous côtés ; et pourtant, elle jouissait de la complicité de Lola Xica. Maintenant je me rends compte que papa la faisait se sentir une étrangère dans la maison. C'était la maison de papa et il lui faisait la faveur de la laisser y vivre. Quand papa est mort, elle put respirer tranquillement et son regard ne fut plus inquiet, même si elle évitait de me regarder. Et elle se transforma. Je me demande pourquoi. Et je me demande aussi pourquoi ils s'étaient mariés, mes parents. Je ne crois pas qu'ils se soient jamais aimés. À la maison, il n'y eut jamais d'amour. Et moi, j'ai été une pure conséquence circonstancielle de leurs vies.

C'est curieux : il y a tellement de choses que je veux t'expliquer et je perds mon temps avec des réflexions qui feraient baver Freud d'envie. C'est peut-être parce que la cause de tout ça, c'est la relation que j'ai eue avec mon père. C'est peut-être parce qu'il est mort à cause de moi.

Un jour, alors que j'étais déjà un grand garçon et que j'avais conquis clandestinement, dans le bureau de papa, l'espace entre l'arrière du canapé et le mur, en faisant une demeure pour mes Indiens et mes cow-boys, papa entra, suivi d'une voix connue mais qui me parut, cette fois, à la fois agréable et effrayante : c'était la première fois que j'entendais monsieur Berenguer hors du magasin et sa voix sonnait différemment ; et depuis lors sa voix ne m'a jamais amusé, ni dans le magasin ni à l'extérieur. Je restai immobile, laissai le shérif Carson par terre, le cheval alezan d'Aigle-Noir, habituellement silencieux, tomba en faisant un petit bruit qui me fit sursauter mais que l'ennemi n'entendit pas, et papa dit je n'ai pas d'explications à vous donner.

— Je crois que si.

Monsieur Berenguer s'assit sur le canapé, qui recula un peu vers le mur et, héroïquement, je m'imaginai me laissant écraser plutôt que d'être découvert. J'entendais que monsieur Berenguer donnait des petits coups et la voix glaciale de papa dit il est interdit de fumer dans cette maison. Alors monsieur Berenguer lui dit qu'il exigeait une explication.

— Vous travaillez pour moi. — Ton ironique de papa : Je me trompe peut-être ?

— J'ai obtenu dix gravures, j'ai réussi à ce que les personnes lésées ne protestent pas trop. J'ai fait passer trois frontières aux dix gravures, je les ai fait expertiser à mes frais et maintenant vous me dites que vous les avez vendues sans même me consulter. Une de ces gravures était de Rembrandt, le savez-vous ?

— Nous achetons et nous vendons ; c'est comme ça que nous gagnons notre putain de vie.

Notre putain de vie, c'était la première fois que j'entendais ça et ça me plut ; papa l'avait prononcé avec deux *p* : notre pputain de vie, sans doute parce qu'il était en colère. Je compris que monsieur Berenguer souriait ; à cette époque je savais déchiffrer les silences et j'étais sûr que monsieur Berenguer était en train de sourire.

— Ah, bonjour, monsieur Berenguer – la voix de maman. Tu as vu le petit, Fèlix?

— Non.

Sauve qui peut. Comment pouvais-je faire pour fuir de derrière le canapé et réapparaître à l'autre bout de l'appartement en faisant semblant de ne rien avoir entendu? Je consultai le shérif Carson et Aigle-Noir, mais ils ne pouvaient pas m'aider. Pendant ce temps, les hommes gardaient le silence, attendant sans doute que maman quitte le bureau et ferme la porte.

— Au revoir.

— Au revoir, madame. – Reprenant le ton aigre de la discussion : Je me sens escroqué. Je réclame une commission spéciale. – Silence. – Je l'exige.

Moi, je me fichais bien de cette histoire de commission. Pour me calmer, je traduisais mentalement la conversation en français, en français largement inventé ; donc, je devais déjà avoir sept ans. Parfois, je faisais ça pour ne pas m'angoisser davantage ; c'est que quand j'étais inquiet je m'agitais de façon incontrôlée et, dans le silence du bureau, si j'avais remué, ils m'auraient parfaitement entendu. *Moi, j'exige ma commission. C'est mon droit. Vous travaillez pour moi, monsieur Berenguer. Oui, bien sûr, mais j'ai de la dignité, moi*¹ !*

En bruit de fond, maman appelant Adrià, mon garçon ! Lola Xica, tu l'as vu ? *Dieu sait où est mon petit Hadrien** !

Je ne me rappelle pas bien, mais il me semble que monsieur Berenguer partit plutôt en colère et que papa s'en était débarrassé avec un vous voulez le beurre et l'argent du beurre, monsieur Berenguer, que je fus incapable de traduire. J'aurais tellement aimé que maman me dise ne fût-ce qu'une fois *mon petit Hadrien**.

Toujours est-il que je pouvais sortir de ma cachette. Le temps que papa raccompagne son visiteur à la porte était plus que suffisant pour que j'efface mes traces ; la vie de partisan que je menais à la maison m'avait permis d'acquérir une immense capacité de camouflage et, presque, d'ubiquité.

— Ici ! – Maman sortit sur le balcon d'où je contemplais les voitures qui commençaient à allumer leurs phares, parce que la

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

vie à cette époque, telle que je me la rappelle, était un éternel crépuscule. — Tu ne m'entendais donc pas ?

— Quoi ? — Dans une main j'avais le shérif et le cheval alezan et je fis semblant de tomber des nues.

— Tu dois essayer ta blouse pour l'école. Comment ça se fait que tu ne m'entendais pas ?

— La blouse ?

— Madame Angeleta a changé les manches. — Un geste impératif. — Allez.

Dans la pièce où elle cousait, madame Angeleta, une épingle entre les lèvres, regarda d'un air professionnel le tombé des nouvelles manches.

— Tu grandis trop vite, mon garçon.

Maman était allée dire au revoir à monsieur Berenguer et Lola Xica entra dans la buanderie pour chercher les chemises propres, tandis que je mettais la blouse sans manches, comme tant d'autres fois dans mon enfance.

— Et tu uses trop les coudes, insista madame Angeleta qui, à cette époque, avait dû atteindre, grosso modo, l'âge de mille ans.

La porte de l'appartement se referma. On entendit papa regagner son bureau et madame Angeleta remua sa tête chenue.

— Il reçoit beaucoup de visites, dernièrement.

Lola Xica ne dit rien et fit semblant de ne pas avoir entendu. Madame Angeleta ajouta, tout en fixant la manche à la blouse avec ses épingles :

— Et parfois j'entends des cris.

Lola Xica prit les chemises et ne fit aucun commentaire. Madame Angeleta revint à la charge :

— Je me demande de quoi ils peuvent bien parler...

— De la pputain de vie, dis-je sans réfléchir.

Les chemises de Lola Xica tombèrent par terre, madame Angeleta me piqua le bras et Aigle-Noir se retourna et scruta l'horizon désertique, les yeux mi-clos. Il aperçut le nuage de poussière avant quiconque. Avant même Lapin-Agile.

— Trois cavaliers s'approchent, dit-il. Personne ne fit le moindre commentaire. Dans cette espèce de grotte, la chaleur de cet été suffocant les épargnait un peu ; mais personne, aucune squaw, aucun papoose, n'avait le cœur à s'intéresser aux intrus ni à leurs

intentions. Aigle-Noir fit un signe des yeux presque imperceptible. Trois guerriers commencèrent à descendre vers l'endroit où se trouvaient leurs chevaux. Il les suivit de près, sans cesser d'observer le nuage de poussière. Ils venaient droit sur la grotte, sans se cacher le moins du monde. Comme l'oiseau qui distrait le prédateur et l'éloigne du nid par différentes ruses, lui et ses hommes se dirigèrent vers le couchant pour distraire les visiteurs. Les deux groupes se rencontrèrent près des cinq chênes verts ; les visiteurs étaient trois hommes blancs, l'un d'eux avec des cheveux très blonds et les deux autres de peau foncée. L'un de ces derniers, celui qui avait une moustache démesurée, descendit lestement de sa monture, les mains éloignées du corps, et sourit.

— Tu es Aigle-Noir, affirma-t-il, sans rapprocher les mains de son corps, en signe de soumission.

Le grand chef de la tribu des Arapahos des terres du Sud sur les rives de la Washita du Poisson-Jaune fit un geste affirmatif presque imperceptible, du haut de son cheval, sans remuer ne serait-ce qu'un cheveu, et alors il demanda qui nous fait l'honneur de nous rendre visite, et l'homme à la moustache noire sourit à nouveau, fit une demi-révérance gracieuse et dit je suis le shérif Carson, de Rockland, à deux journées de cheval de vos terres.

— Je connais l'endroit où vous avez bâti votre Rockland, répondit sèchement le chef légendaire. En territoire pawnee.

Et il cracha par terre pour montrer son mépris.

— Ces hommes sont mes adjoints, dit Carson, ne sachant pas exactement à qui était destiné le crachat. Nous sommes à la recherche d'un criminel en fuite.

Et il cracha à son tour et en fut satisfait.

— Qu'a-t-il fait pour qu'on le traite de criminel ? dit le chef arapaho.

— Tu le connais ? Tu l'as vu ?

— J'ai demandé ce qu'il a fait pour qu'on le traite de criminel.

— Il a tué une jument.

— Et il a déshonoré deux femmes, ajouta le blond.

— Oui, bien sûr, ça aussi, reconnut le shérif Carson.

— Et pourquoi le cherchez-vous ici ?

— C'est un Arapaho.

— Mon peuple s'étend loin au couchant, au levant et vers le froid et le chaud. Pourquoi es-tu venu précisément ici ?

— Tu sais qui il est. Nous voulons que tu le livres à la justice.

— Tu te trompes, shérif Carson. Ton assassin n'est pas un Arapaho.

— Ah non ? Et comment le sais-tu ?

— Un Arapaho ne tuerait jamais une jument.

Alors une lampe s'alluma et Lola Xica lui fit un geste de la main pour qu'il sorte de l'office. Devant Adrià, maman, le visage couvert de peintures de guerre, sans le regarder, sans cracher par terre, dit Lola, veille à ce qu'il se lave la bouche comme il faut. À l'eau et au savon. Et si nécessaire, ajoute quelques gouttes d'eau de Javel.

Aigle-Noir sut résister à la torture, sans laisser échapper le moindre gémissement. Quand Lola Xica eut fini, tandis qu'il s'essuyait avec la serviette, il la regarda dans les yeux et lui dit Lola Xica, tu sais ce que ça veut dire exactement déshonorer une femme ?

Quand j'avais sept ou huit ans je pensais que je prenais des décisions à propos de ma vie. Une décision très sage était de laisser maman s'occuper de mon éducation. Mais apparemment les choses n'étaient pas aussi simples. Et je l'appris parce que ce soir-là je voulus connaître la réaction de papa à ma bévue et, pour cela, je montai mon dispositif d'espionnage dans la salle à manger. Ce n'était pas très compliqué : ma chambre était séparée de la salle à manger par une simple cloison. Officiellement, j'étais allé me coucher de bonne heure et c'est pourquoi, quand papa était rentré, il ne m'avait pas trouvé éveillé. C'était la meilleure façon d'échapper à un sermon qui était rempli d'écueils, parce que s'il me passait par la tête de lui dire, pour ma défense, que pputain de vie je l'avais entendu de sa bouche, alors le sujet de la conversation serait passé de tu as la bouche très sale et je vais la passer au savon de Marseille à comment putain peux-tu savoir que j'ai dit pputain de vie, menteur, plus que menteur ? Hein ? Hein ? Tu m'espionnais, c'est ça ? Et en aucun cas je ne pouvais abattre les cartes de l'espionnage, parce que vaille que vaille je réussissais à être le seul habitant de la maison à en contrôler tous

les recoins, toutes les conversations, les discussions et les pleurs inexplicables, comme cette semaine où Lola Xica passa son temps à pleurer et, quand elle sortait de sa chambre, cachait sa peine, qui devait être immense, avec une grande habileté. Je n'appris que de nombreuses années plus tard pourquoi elle pleurait, mais alors j'appris qu'il y avait des peines qui pouvaient durer une semaine entière et j'eus un peu peur de la vie.

Le fait est que j'assistai à la conversation entre mes parents en collant mon oreille au cul d'un verre collé contre la cloison. Comme papa avait la voix de quelqu'un de fatigué, maman lui résuma l'affaire en lui disant que j'étais très difficile et papa ne voulut pas savoir en quoi j'étais pénible et dit c'est décidé.

— Décidé? Qu'est-ce qui est décidé? – voix inquiète de maman.

— Je l'ai inscrit au collège des Jésuites du carrer de Casp.

— Mais Fèlix... Ce n'est...

Ce jour-là, j'appris que seul papa commandait. Et que mon éducation dépendait de lui seul. Et je notai mentalement que je devais regarder dans la *Britannica* ce que c'était que cette histoire de jésuites. Papa soutenait le regard de maman en silence et elle se décida :

— Pourquoi chez les Jésuites? Tu n'es pas croyant et...

— Enseignement de qualité. Nous devons être efficaces ; nous n'avons qu'un fils et nous ne pouvons pas foirer.

Voyons : oui, ils n'ont qu'un fils. Ou non ; ce n'était pas le problème. Ce qui était clair c'était qu'ils ne voulaient pas foirer. C'est pourquoi papa commença à aborder le sujet des langues, et je reconnais que cela me plut.

— Qu'est-ce que tu as dit?

— Dix langues.

— Notre fils n'est pas un monstre.

— Mais il peut les apprendre.

— Et pourquoi dix?

— Parce que le pater Levinski de la Gregoriana en savait neuf. Notre fils doit faire mieux que lui.

— Pour quelle raison?

— Parce qu'il m'a traité d'inepte devant les autres élèves. Inepte parce que mon araméen était très hésitant après toute une année d'études avec Faluba.

— Ne plaisante pas : nous sommes en train de parler de l'éducation de notre fils.

— Je ne plaisante pas : je suis en train de parler de l'éducation de mon fils.

Je sais que maman n'aimait pas du tout que papa me désigne comme *son* fils devant elle. Mais je me disais que maman pensait à autre chose parce qu'elle commença à dire qu'elle ne voulait pas faire de moi un monstre ; et avec un culot inhabituel elle lui dit tu m'entends ? Je ne veux pas que mon fils devienne un monstre de foire qui doit faire mieux que le pater Luwowski.

— Levinski.

— Le monstre Levinski.

— Un grand théologien et un grand bibliste. Un monstre d'érudition.

— Non : nous devons parler de ça calmement.

Là, je ne comprenais plus. C'était justement ce qu'ils étaient en train de faire : parler calmement de mon avenir. Et moi, j'étais de plus en plus rassuré parce qu'il n'était absolument pas question de la putain de vie.

— Catalan, castillan, français, allemand, italien, anglais, latin, grec, araméen et russe.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Les dix langues qu'il doit connaître. Les trois premières, il les connaît déjà.

— Non, le français il l'invente.

— Mais il se débrouille, il se fait comprendre. Mon fils peut réussir tout ce qu'il voudra entreprendre. Et il a un don particulier pour les langues. Il en apprendra dix.

— Il doit aussi jouer.

— Maintenant il est grand. Et quand il commencera ses études il faudra bien qu'il les sache. — Et, avec un soupir fatigué : On en parlera à un autre moment, d'accord ?

— Il a sept ans, pour l'amour de Dieu !

— D'ailleurs, je n'exige pas qu'il apprenne l'araméen tout de suite. — Il pianota sur la table avec les doigts, comme pour mettre un point final à la discussion. — Il commencera par l'allemand.

Ça aussi, ça me plaisait. Parce que moi, avec la *Britannica*, je me débrouillais tout seul, avec un dictionnaire à côté, no problem ;

l'allemand en revanche, ça restait très obscur. J'avais envie de connaître le monde des déclinaisons, le monde des langues qui changent de désinence selon la fonction que les mots occupent dans la phrase. Je ne formulais pas les choses comme ça, mais presque : j'étais puant.

— Non, Fèlix, nous ne pouvons pas commettre cette erreur. J'entendis le son d'un crachat sec.

— Oui ?

— Qu'est-ce que c'est que l'araméen ? demanda le shérif Carson d'une voix profonde.

— Je ne suis pas sûr. On va devoir enquêter.

C'est que j'étais un enfant un peu bizarre, je le reconnais. Je me vois maintenant en train de me rappeler comment j'écoutais ce que devait être mon avenir, accroché au shérif Carson et au vaillant chef arapaho et essayant de ne pas me trahir, et je pense que je n'étais pas un peu bizarre, mais très bizarre.

— Ce n'est pas une erreur. Le premier jour de classe, un professeur viendra ici pour l'allemand du petit. J'ai déjà quelqu'un.

— Non.

— Il s'appelle Romeu et c'est un garçon très capable.

Ça, ça m'inquiétait davantage. Un prof à la maison ? Ma maison c'était ma maison et moi je savais tout ce qui s'y passait : je ne voulais pas de témoins gênants. Ça ne me plaisait pas, non, ce Romeu en train de fourrer son nez à la maison, en train de dire, oh, que c'est joli, une bibliothèque personnelle à sept ans, et ce genre de merdes que disent toutes les grandes personnes qui viennent à la maison. Pas question.

— Et il suivra trois cursus.

— Quoi ?

— Droit et histoire. – Silence. – Et un troisième qu'il pourra choisir. Mais surtout droit, c'est très utile pour manœuvrer dans ce monde de rats.

Tic, tic, tic, tic, tic, tic. Mon pied commença à bouger tout seul, tic, tic, tic, tic, tic, tic. Je haïssais le droit. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je le haïssais. Sans vraiment savoir pourquoi, mais je le haïssais à mort.

— *Je ne le doute pas*, disait ma mère. *Mais est-ce qu'il est un bon pédagogue, ledit Gomeu ?*

— *Bien sûr, j'ai reçu des informations confidentielles qui montrent qu'il est un individu parfaitement capable en langue allemande. Allemande? Têdesque? Et en la pédagogie de cette langue. Je crois que*...*

Je commençais à être rassuré. Mon pied cessa de remuer de façon incontrôlée et j'entendis maman se lever et dire et le violon alors? Il va devoir arrêter?

— Non. Mais ça reste au second plan.

— Je ne suis pas d'accord.

— Bonne nuit, ma chère, dit papa en ouvrant le journal et en le feuilletant, parce qu'il faisait toujours ça à cette heure-là.

Donc, je changeais d'école. Quelle barbe. Et quelle peur. Heureusement que le shérif Carson ou Aigle-Noir m'accompagneraient. Le violon au second plan? Et pourquoi si tard, l'araméen? Ce soir-là, je tardai à m'endormir.

Je suis sûr que je confonds les choses. Je ne sais pas si j'avais sept ou huit ou neuf ans. Mais j'avais de la facilité pour les langues et les parents m'avaient percé à jour et ils ne voulaient pas me laisser tranquille. Le français, j'avais commencé à l'apprendre parce que j'avais passé un été à Perpignan chez la tante Aurora et là, à la moindre occasion, ils passent de leur catalan guttural au français ; c'est pourquoi, quand je parle français, j'ai un accent du Midi que j'ai gardé toute ma vie, avec une certaine fierté. Je ne me rappelle pas quel âge j'avais. L'allemand est venu plus tard ; l'anglais, je ne sais pas trop. Après, me semble-t-il. Ce n'est pas que je voulais apprendre les langues. C'est elles qui m'apprenaient.

Maintenant que j'y pense pour pouvoir t'en parler, je vois mon enfance comme un long et fastidieux après-midi de dimanche, je me vois traînant mon ennui, essayant de me glisser dans le bureau, pensant que ce serait plus amusant si j'avais un frère, pensant qu'il arrive un moment où on se lasse de lire parce que j'en avais plein le dos d'Enid Blyton, pensant que le lendemain il y avait école, et ça c'était pire. Ce n'était pas que j'aie peur de l'école, ou des profs, ou des parents ; c'était à cause des enfants. Moi, à l'école, j'avais peur des enfants, parce qu'ils me regardaient comme une bête curieuse.

— Lola Xica.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Lola Xica cessait de s'essuyer les mains ou de se mettre du rouge à lèvres et me regardait.

— Je peux venir avec toi ? — Adrià, avec un regard plein d'espoir.

— Mais non, tu t'ennuierais !

— Mais c'est ici que je m'ennuie.

— Mets la radio.

— C'est la barbe.

Alors, Lola Xica prenait son manteau et sortait de la chambre qui sentait toujours Lola Xica et à voix basse, pour que personne ne l'entende, elle me disait demande à ta maman de t'emmener au cinéma. Et à voix haute elle disait au revoir, à tout à l'heure, elle ouvrait la porte de la rue, me faisait un clin d'œil et partait ; elle, elle pouvait s'amuser les dimanches après-midi, va savoir comment ; mais moi je restais là, condamné à errer dans l'appartement comme une âme en peine.

— Maman.

— Quoi.

— Non, rien.

Maman levait les yeux de sa revue, finissait le fond de café qui restait dans la tasse et me regardait vaguement :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

J'avais peur de lui demander de m'emmener au cinéma. Très peur, et je ne sais toujours pas pourquoi. Mes parents étaient trop sérieux.

— Je m'ennuie.

— Lis. Si tu veux, on revoit le français.

— Si on allait au Tibidabo.

— Écoute, tu aurais dû le dire ce matin.

Nous ne sommes jamais allés au Tibidabo, aucun matin et aucun après-midi d'aucun dimanche. J'ai dû y aller par l'imagination, quand mes amis m'expliquaient comment c'était le Tibidabo, plein d'engins mécaniques, d'automates, de montagnes russes et d'autos tamponneuses et... je ne savais pas exactement quoi. Mais c'était un endroit où les parents emmenaient leurs enfants. Mes parents ne m'emmenaient pas davantage au

zoo ou sur la jetée. Ils étaient trop rigides. Et ils ne m'aimaient pas. Il me semble. Dans le fond, je me demande encore pourquoi ils m'ont eu.

— Eh bien je veux aller au Tibidabo!

— Qu'est-ce que c'est que ces cris? se plaignit papa depuis le bureau. Ne m'oblige pas à te punir!

Aigle-Noir considéra que tout cela était très injuste et il nous le fit savoir, au shérif et à moi. Et pour ne pas m'ennuyer complètement, et surtout pour ne pas être puni, eh bien je me mis à faire des exercices d'arpèges au violon, qui ont l'avantage d'être très difficiles et, par conséquent, il est presque impossible qu'en plus ça sonne bien. Moi, quand je jouais du violon ça sonnait très mal, jusqu'à ce que je rencontre Bernat. J'abandonnai l'exercice à la moitié.

— Papa, je pourrais jouer sur le Storioni?

Papa leva la tête. Comme d'habitude, il examinait avec sa loupe lumineuse un papier étrange.

— Non, dit-il. Et en désignant le papier qui se trouvait sur la table : Regarde comme c'est beau.

C'était un très vieux manuscrit avec un texte bref écrit dans un alphabet que je ne connaissais pas.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un fragment de l'évangile de Marc.

— Mais c'est quelle langue?

— De l'araméen.

— Tu entends, Aigle-Noir? De l'araméen! L'araméen est une langue très ancienne. De papyrus et de parchemins.

— Je peux l'apprendre?

— Quand ça sera le moment.

Il dit cela avec satisfaction ; c'était très visible chez lui, parce que comme en général je faisais les choses avec succès, eh bien lui il se sentait fier d'avoir un fils intelligent. Je voulus profiter de sa satisfaction.

— Je peux jouer sur le Storioni?

Félix Ardèvol le regarda en silence. Il écarta la loupe sur pied. Adrià frappa le sol avec le pied.

— Seulement une fois. Allez, papa...

Le regard de papa fait peur quand il se met en colère. Adrià le soutint seulement pendant quelques secondes. Il dut finir par baisser les yeux.